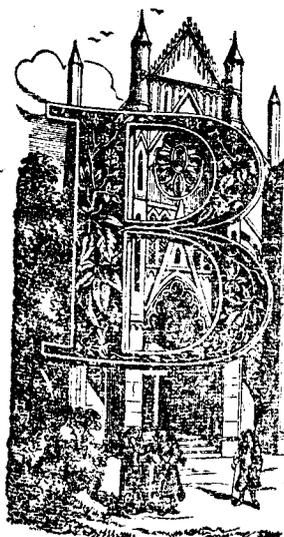


ETUDES MORALES.

L'ALGÉDOR.

LÉGENDE.

I.



BERTHE chantait, ce soir-là, tout en faisant tourner son rouet au coin du feu. Il faut vous dire que Berthe passait pour la meilleure, comme elle était la plus respectée des femmes de Francheville, en l'an de grâce 1330. Francheville est un joli village du Lyonnais, dans la position la plus pittoresque qu'on puisse imaginer, bâti sur le penchant d'une colline, avec des bois au-dessus, des prairies en bas jusqu'au fond de la vallée, des vignes, des troupeaux et un horizon de montagnes en perspective. Entre toutes

les chaumières de Francheville, la chaumière de la bonne Berthe était la plus propre, la plus coquette et la mieux située. L'aurore la saluait de son premier regard, un noyer la protégeait de son ombre, un frais ruisseau murmurait à deux pas. Pour d'autres pays, Berthe n'en avait jamais vu, ce qui ne l'empêchait pas de trouver le sien le plus beau de tous, et la bonté de Dieu inépuisable. Elle avait cependant connu des jours encore plus heureux, du temps de son défunt mari, de son *pauvre Georges*, comme elle disait ; mais il avait plu au Ciel de le lui prendre, et depuis elle était seule au monde, avec un fils qui était bien le plus gentil enfant de quinze ans qu'on pût voir, au point que les autres mères en étaient jalouses. Et pourtant la beauté d'Henri était encore rehaussée par sa douceur, sa grâce et son obéissance à sa vieille mère.

Cela dit, nous allons vous raconter par quelle suite d'aventures il parvint à trouver l'algédor.

C'était par une soirée d'automne bien triste et bien sombre ; le vent gémissait dans les bruyères, de larges gouttes de pluie tombaient jusque dans l'âtre ; le tonnerre grondait dans le lointain, et parfois le ciel semblait se déchirer aux reflets brûlants de l'éclair.

En ce moment on frappa à la porte de la cabane. Henri crut entendre la voix d'un homme qui demandait l'hospitalité. La porte s'ouvrit et donna passage à un chevalier armé de toutes pièces.

— Salut bonne mère, dit-il en entrant ; ne vous effrayez pas

si je vous surprends si tard. Je suis le comte de La Cadière, dont vous avez sans doute entendu parler quelquefois. Une importante affaire m'avait amené dans ces montagnes ; l'orage a dispersé ma suite, et je suis heureux d'avoir rencontré un toit hospitalier ; au surplus, bonne mère, je n'ai jamais oublié de récompenser un bienfait.

Pendant que Berthe ranimait le feu mourant, Henri considérait le chevalier. Sa taille haute, ses épaules larges, et lorsqu'il eut quitté le casque où venaient se réfléchir les lueurs de l'éclair, ses cheveux noirs flottant en boucles épaisses, ajoutaient à la majesté de sa personne ; jamais Henri n'avait vu ce seigneur, dont le nom pourtant ne lui était pas inconnu. Il passait dans le pays pour un maître généreux autant que respecté, et du haut de la colline qui dominait Francheville, on pouvait, par un ciel bien pur, apercevoir les tours de son château.

De son côté, le comte de La Cadière admirait cette blonde et naïve figure que l'enthousiasme naissant environnait d'une auréole. Après avoir fait honneur au petit souper préparé par Berthe, il rompit le silence.

— Bonne mère, est-ce là toute votre famille ?

— Hélas ! noble seigneur, Dieu a pris son père, mon pauvre Georges ; depuis dix ans bientôt, je suis restée seule avec mon Henri.

— Votre Henri ! je suis charmé qu'il porte ce joli nom ; je me sens de l'affection pour votre fils. Henri, voulez-vous venir avec moi ?

— Avec vous ! s'écria Berthe en pâlisant ; mais, mon bon seigneur...

— Oui, avec moi, dans mon château de La Cadière ; je ferai de votre fils un page, un gentil page qui me suivra à la guerre, à la chasse, partout. Plus tard, il sera mon écuyer, il montera comme moi un beau cheval de bataille. Henri, voulez-vous venir ?

Henri ne répondait rien, mais son cœur battait violemment, sa tête était en feu. Page ! gentil page ! écuyer ! De la guerre, de la gloire, des vassaux, des castels, de longues épées, des chevaux de bataille... Le sentiment lui revint, Berthe pleurait.

« Ma mère ! oh ! ma mère ! sois tranquille, je ne te quitterai pas ! »

Le comte sourit à la vue de ces épanchements.

— Écoutez, bonne mère, songez qu'en me refusant, vous refuserez pour votre fils, la gloire, la richesse, le bonheur peut-être.